

## Prologue

GINA ROYAL  
*Wichita, Kansas*

Gina ne posait jamais de questions au sujet du garage.

Cette pensée la tiendrait éveillée des années durant en lui brûlant les paupières. *J'aurais dû l'interroger. J'aurais dû savoir.* Sauf qu'elle n'avait pas posé la question et qu'elle ne savait rien, ce qui avait fini par la détruire.

En temps ordinaire, elle aurait été à la maison puisqu'il était 15 heures, mais son mari lui avait passé un coup de fil pour lui expliquer qu'il avait une urgence au bureau et qu'elle devrait aller chercher Brady et Lily à la sortie de l'école. Pas de souci, cela lui laissait le temps de tout terminer à la maison avant de préparer le dîner. Il s'était excusé mille fois de bousculer son emploi du temps. Mel savait se montrer charmant, elle avait décidé de lui exprimer sa reconnaissance en lui préparant son plat préféré : du foie aux oignons, servi avec un pinot noir. Une soirée en famille, qui se terminerait sur le canapé à regarder le nouveau film de super-héros que les enfants réclamaient à cor et à cri, si Mel estimait que c'était adapté pour eux. Lily se pelotonnerait contre Gina, et Brady allongerait les jambes sur les genoux de son père, sa tête sur le bras du canapé. Ces moments en famille étaient ce que préférait Mel. Après ses travaux de menuiserie, tout du moins. Gina espérait qu'il ne passerait pas la soirée dans son atelier.

Une existence normale, confortable à défaut d'être parfaite. Quel couple connaissait une existence parfaite? Gina n'en était pas moins heureuse.

Elle s'était absentée une demi-heure à peine, le temps de se rendre à l'école, de récupérer les enfants et de rentrer. En apercevant les gyrophares à l'entrée de sa rue, elle s'était demandé s'il y avait un incendie. Elle se souvenait d'avoir pensé égoïstement que cela risquait de la mettre en retard pour son dîner. Une pensée mesquine qui l'avait agacée.

Elle avait compté trois voitures de police, leurs gyrophares arrosant de flashes bleu et sang les pavillons de plain-pied. Une ambulance et un camion de pompiers stationnaient un peu plus loin.

— Maman? avait demandé Brady, sept ans, depuis la banquette arrière. Maman, qu'est-ce qui se passe? C'est *notre* maison qui brûle?

Il était tout excité.

Tout en avançant au ralenti, Gina avait essayé de comprendre de quoi il retournait en découvrant un carré de pelouse labouré, des plates-bandes d'iris écrasées, une haie arrachée, une boîte aux lettres en miettes dans le caniveau.

*Leur* boîte aux lettres. *Leur* carré de pelouse. *Leur* maison.

De l'autre côté de cette scène de désolation, elle avait aperçu un 4x4 marron, de la vapeur s'échappant du capot, à moitié encastré dans le mur en brique du garage – *l'atelier de Mel!* – attendant à leur maison. Le spectacle était presque obscène.

Elle avait suivi en pensée le parcours du 4x4. Celui-ci était monté sur le trottoir, avait arraché la boîte aux lettres avant de traverser la pelouse en zigzag et d'arrêter sa course contre le mur du garage.

Gina avait machinalement écrasé la pédale de frein de son propre véhicule qui s'était immobilisé en envoyant une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale.

— Maman! lui avait crié Brady dans les oreilles.

Elle l'avait instinctivement fait taire d'un geste. Sur la banquette arrière, sa sœur de dix ans avait retiré précipitamment ses écouteurs et s'était penchée en avant. Lily avait entrouvert les lèvres en découvrant ce spectacle de désolation, mais aucun son n'était sorti de sa bouche. Elle s'était contentée d'écarquiller les yeux, sous le choc.

— Je suis désolée, avait balbutié Gina machinalement. Il y a eu un accident, ma chérie. Lily? Tu te sens bien?

— Qu'est-ce qui s'est passé? avait demandé la fillette.

Gina n'avait pas répondu, hypnotisée par la maison. Elle se sentait comme à nu à la vue des dégâts. Sa maison, qui lui avait toujours fait l'effet d'un havre de paix, d'une forteresse, affichait sa faiblesse dans cet amas de briques et de placo.

Le drame avait ameuté les voisins qui observaient la scène en multipliant les commentaires, ajoutant à la détresse de Gina. Même la vieille Mme Millson, l'institutrice en retraite qui ne sortait quasiment jamais de chez elle, était dehors. Une colporteuse de ragots de première qui n'hésitait pas à émettre des commentaires sur la vie privée de tous ceux qui passaient dans son champ de vision. Vêtue d'une robe de chambre élimée, appuyée sur son déambulateur, elle était accompagnée de son infirmière de jour. Les deux femmes trouvaient le spectacle fascinant.

Un agent s'était approché de la voiture de Gina qui s'était empressée de descendre sa vitre, un sourire désolé aux lèvres.

— Monsieur l'agent, je suis la propriétaire de la maison dans laquelle ce 4x4 s'est encastré. Je peux rester garée ici? Je voudrais aller constater les dégâts et appeler mon mari. C'est *épouvantable!* J'espère que le conducteur n'a pas été blessé trop grièvement... Vous savez s'il était ivre? Ce virage est dangereux.

Le visage de l'agent s'était transformé à mesure de ses propos, sans qu'elle puisse vraiment se l'expliquer. Son expression ne lui disait rien de bon.

— Il s'agit de votre maison ?

— Oui.

— Comment vous appelez-vous ?

— Royal. Gina Royal. Monsieur l'agent...

Il avait reculé d'un pas en posant la main sur la crosse de son arme.

— Je vais vous demander de couper le moteur, madame, avait-il déclaré en adressant un signe à l'un de ses collègues qui l'avait rejoint au pas de course. Va chercher l'inspecteur ! Vite !

— Monsieur l'agent, avait insisté Gina, les lèvres sèches. Vous ne comprenez pas...

— Madame, coupez le moteur *immédiatement*.

La voix de l'agent avait perdu toute aménité. Elle avait mis le levier de vitesse au point mort et coupé le contact. Dans le silence retrouvé, elle avait entendu la rumeur sourde des conversations des badauds debout sur le trottoir opposé.

— Laissez vos mains bien en vue sur le volant. Pas de mouvement brusque. Y a-t-il une arme dans le véhicule ?

— Bien sûr que non. Vous voyez bien que je transporte mes enfants !

Elle avait senti monter la colère en elle en constatant qu'il avait toujours la main sur la crosse de son pistolet. *Cette histoire est parfaitement ridicule. Ils doivent me prendre pour quelqu'un d'autre. Je n'ai rien fait de mal !*

— Madame, je vous repose la question : avez-vous une arme ?

La brusquerie de son ton l'avait déstabilisée, un vent de panique avait succédé à sa colère. Elle en était restée muette l'espace d'un instant.

— Non, je ne suis pas armée, avait-elle fini par balbutier.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? lui avait demandé Brady d'une voix inquiète. Pourquoi il nous en veut, l'agent ?

— Tout va bien, mon chéri. Tout va très bien.

*Surtout, ne lâche pas le volant. Ne lâche pas le volant...*  
Elle brûlait du désir de serrer son fils dans ses bras, sans oser le moindre geste. Elle voyait bien que Brady ne s'était pas laissé convaincre par ses propos rassurants. Elle n'y croyait pas elle-même.

— Ne bougez pas, les enfants. *Ne bougez pas!*

Lily regardait fixement l'agent, debout à côté de la voiture.

— Il va nous tirer dessus, maman? Tu crois qu'il va tirer?

Ils avaient forcément vu des images de gens abattus par la police, des innocents victimes de leur maladresse, qui avaient eu le malheur de prononcer les mauvaises paroles, de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Elle s'était imaginé la scène... ses enfants mourant sous ses yeux sans qu'elle puisse esquiver un geste. Un éclair, des cris, et puis plus rien.

— Jamais il ne te tirerait dessus, ma chérie, mais ne bouge pas, je t'en supplie!

Elle s'était retournée vers le policier.

— Monsieur l'agent, s'il vous plaît, vous effrayez mes enfants. Je ne comprends rien à toute cette histoire!

Une femme portant un badge de police autour du cou avait franchi les barrières et s'était approchée de la portière de Gina, la mine grave.

— Madame Royal? Gina Royal?

— Oui, madame.

— Vous êtes la femme de Melvin Royal?

Mel détestait qu'on l'appelle Melvin, mais comme ce n'était pas le moment de corriger son interlocutrice, Gina s'était contentée de lui répondre par un hochement de tête.

— Je suis l'inspecteur Salazar. Veuillez descendre du véhicule en laissant vos mains bien en vue.

— Mes enfants...

— Ils peuvent rester où ils sont. Nous allons les prendre en charge. Je vous demande de descendre.

— Mais enfin, que se passe-t-il? Cette histoire est insensée. C'est *notre* maison, c'est tout de même nous qui sommes les victimes!

La peur qu'elle éprouvait en son nom, en celui de ses enfants, la faisait divaguer, au point d'être la première surprise de s'exprimer de la sorte. On aurait dit qu'elle perdait les pédales, à la façon de ces malheureux que l'on voit aux infos et pour lesquels elle éprouvait habituellement un sentiment de pitié mêlée de mépris. *En pareil cas, jamais je ne me comporterais de cette façon-là.* Combien de fois s'était-elle fait la réflexion? Et voilà qu'elle imitait leur exemple. Un sentiment de panique lui envahissait la poitrine, tel un papillon prisonnier derrière une vitre. C'est tout juste si elle parvenait à respirer. Elle se sentait dépassée par les événements, tout était allé trop vite.

— Une victime, vous dites?

L'inspectrice avait ouvert sa portière.

— Descendez.

C'était un ordre à présent. Le premier agent s'était écarté, la main sur la crosse de son arme. *Pourquoi?* Pourquoi la traitait-on comme une vulgaire criminelle? *Il doit s'agir d'une méprise, d'une erreur idiote!* Elle s'était accrochée à son sac instinctivement, mais Salazar le lui avait arraché des mains avant de le tendre à l'agent.

— Les mains sur le capot, madame Royal.

— Pourquoi? Je ne comprends pas ce...

L'inspectrice ne lui avait pas laissé le temps d'achever sa phrase. Elle l'avait obligée à pivoter sur elle-même et l'avait poussée contre la voiture. Gina s'était rattrapée de justesse en s'appuyant contre la tôle brûlante. Elle avait le vertige. Il s'agissait d'une méprise, une méprise atroce, ils finiraient par s'excuser et elle s'empresserait de leur pardonner leur brutalité, tout le monde éclaterait de rire et elle leur proposerait un thé glacé... Il lui restait peut-être même des cookies au citron, si Mel en avait laissé, lui qui les adorait...

Elle eut un haut-le-corps en sentant Salazar la palper en des endroits qu'elle n'avait aucune raison d'explorer. Gina avait voulu résister, mais l'inspectrice l'avait repoussée contre le capot.

— N'aggravez pas votre cas, madame Royal! Vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence...

— Je suis *quoi*? C'est *ma* maison! Cette voiture a fait une embardée dans ma maison!

Son fils et sa fille étaient témoins de son humiliation publique, sous le regard de ses voisins dont certains avaient sorti leur téléphone et prenaient des photos ou des vidéos. Ils s'empresseraient d'envoyer sur le Net ce viol insupportable de son intimité, les oisifs du monde entier ne manqueraient pas de se moquer d'elle, erreur ou pas. Les images qui circulent sur Internet ne disparaissent jamais, elle ne cessait de le répéter à Lily.

Salazar continuait de lui réciter ses droits, mais Gina n'était pas en état de comprendre et elle n'avait pas opposé de résistance lorsque l'inspectrice lui avait menotté les mains dans le dos.

Le contact du métal froid sur ses poignets moites lui avait donné le vertige. Elle avait senti un voile de transpiration lui couler sur le visage et le long du cou, mais elle était en état de dissociation. Elle assistait à la scène à distance. *Ce n'est pas vrai. Rien de ce qui m'arrive n'est réel. Je vais appeler Mel. Il va tout régler et on en rira ensuite.* Comment avait-elle pu passer d'une vie normale à... à *ça* en l'espace de quelques minutes?

Brady s'était mis à hurler, il voulait descendre de voiture, mais l'agent l'en empêchait. De son côté, Lily était trop hébétée et effrayée pour esquisser un geste. Gina s'était retournée et adressée à eux d'une voix étrangement posée.

— Brady, Lily. Tout va bien, n'ayez pas peur. Tout ira bien. Faites ce qu'ils vous disent. Je vais bien. C'est une erreur, rien de plus. Tout va bien se passer.

La main de Salazar lui serrait douloureusement le bras et Gina s'était tournée vers elle.

— Je vous en prie. Je ne sais pas ce que vous me reprochez, mais *je n'ai rien fait* ! Je vous en prie, occupez-vous de mes enfants.

— Je vous le garantis, lui avait répondu Salazar sur un ton soudain bienveillant. Gina, je vais vous demander de m'accompagner.

— Mais... vous croyez donc que c'est moi qui suis rentrée dans ma propre maison au volant de ce 4 x 4 ? Je n'ai pas bu une goutte, si c'est ce que...

Elle s'était tue en découvrant un inconnu allongé sur une civière à côté de l'ambulance, un masque à oxygène sur le visage. Un secouriste était occupé à soigner la plaie qu'il avait au crâne, sous le regard d'un agent.

— C'est lui ? C'est le conducteur ? Il était *ivre* ?

— Oui, avait répondu Salazar. C'est lui qui a provoqué l'accident, si on peut parler d'accident quand on prend le volant en ayant bu. Il a pris de l'avance sur l'heure de l'apéro, il s'est engagé dans la mauvaise rue en cherchant à rejoindre l'autoroute avant de rater son virage et de s'écraser dans la porte de votre garage.

— Mais...

Gina était complètement perdue, au point d'en avoir la nausée.

— Mais alors, si c'est *lui*, pourquoi me...

— Vous arrive-t-il de vous rendre dans votre garage, madame Royal ?

— Je... non. Non, mon mari en a fait son atelier. On a condamné la porte reliant le garage à la cuisine avec des placards. Il passe par l'autre porte.

— Si je comprends bien, vous ne vous en servez plus comme garage ?

— Non, il a même retiré le moteur du volet roulant, on n'y accède que par la petite porte latérale. Comme il y a un

auvent le long de la maison, on se gare là. Je ne comprends pas. Que se passe-t-il ?

Salazar, sa colère évanouie, paraissait presque gênée.

— Je voudrais vous montrer quelque chose, j'ai besoin d'une explication. D'accord ?

Les deux femmes avaient contourné les barrières et suivi les traces de pneus qui traversaient le trottoir avant de dessiner des ornières boueuses dans le jardin, jusqu'au 4x4 dont l'arrière dépassait grotesquement d'un amas de briques et de gravats. Le mur écroulé était celui sur lequel Mel accrochait ses outils et Gina avait vu une scie toute tordue gisant au milieu de restes de placo. *Il sera furieux*, avait-elle pensé l'espace d'un instant fugitif. *Je ne sais pas comment il va prendre ça*. Mel adorait cet atelier dont il avait fait son sanctuaire.

— J'aimerais que vous m'expliquiez ce qu'elle fait là, avait déclaré Salazar en tendant un doigt.

En relevant la tête, Gina avait aperçu, de l'autre côté du capot du 4x4, une étrange poupée nue accrochée à un piton au milieu du garage. C'est tout juste si cette vision ridicule ne l'avait pas fait sourire. Le mannequin pendait lamentablement à l'extrémité de son crochet, une longueur de fil de fer autour du cou, les bras ballants. Un mannequin mal proportionné d'allure blême... Mais pourquoi diable lui avoir peint le visage de ce violet sombre atroce, et pourquoi ces yeux rouges exorbités, cette langue qui dépassait de ces lèvres gonflées...

Elle avait brusquement compris avec horreur.

Ce n'est pas un mannequin.

Alors, à son corps défendant, elle s'était mise à hurler sans pouvoir s'arrêter.



# 1

*GWEN PROCTOR*  
*QUATRE ANS PLUS TARD*  
*Stillhouse Lake, Tennessee*

— Allez-y.

Je prends une longue respiration, une forte odeur de poudre et de transpiration froide m'envahit les narines, je me mets en position de tir, me concentre, et appuie sur la détente. Je veille à maintenir mon corps en avant à cause du recul. Certaines personnes battent des paupières inconsciemment à chaque balle, mais ce n'est pas mon cas. Rien à voir avec l'entraînement, simple particularisme biologique, mais je ne m'en plains pas, ça me donne l'impression de mieux maîtriser la situation.

L'énorme .357 rugit et saute dans ma main en envoyant des ondes de choc à travers mon corps, mais je n'y prends pas garde. Je concentre toute mon attention sur la cible, tout au fond du stand de tir. Si je me laissais distraire par le bruit, j'aurais déjà raté mon coup, victime du vacarme provoqué par les autres tireurs. Des hommes, des femmes, et même quelques ados. Étouffé par le casque de protection, le roulement des coups de feu n'est pas sans évoquer celui d'un violent orage.

Je vide mon chargeur, me débarrasse des cartouches vides et pose l'arme sur le rebord du stand, le barillet sorti, canon pointé vers la cible. Je retire mes lunettes de protection.

— Terminé.

— Reculez, s'il vous plaît, résonne la voix de l'instructeur derrière moi.

Il récupère mon arme, l'examine avant de hocher la tête, puis il actionne le mécanisme permettant de rapprocher la cible.

— Votre position est excellente.

Il s'exprime d'une voix forte afin d'être entendu au-dessus des coups de feu, et à cause de nos casques de protection. Il passe ses journées à crier, sa voix est déjà légèrement éraillée.

Je lui réponds sur le même ton.

— J'espère surtout que je tire juste.

Je sais déjà que c'est le cas. J'ai pu m'en assurer d'un coup d'œil alors que la cible a parcouru la moitié du chemin. Le rond rouge central est constellé de trous noirs.

— Tous dans le mille, approuve l'instructeur en levant le pouce. Un test parfait. Beau boulot, madame Proctor.

— Merci de votre gentillesse.

Il recule de quelques pas pour me laisser passer, je repousse le barillet et remise le revolver dans son sachet fermé. Bien en sécurité.

— Je me charge de transmettre le résultat de ce test à l'administration, vous ne devriez pas tarder à recevoir votre permis de port d'arme.

L'instructeur est une jeune type au crâne presque rasé, un ancien militaire. Il parle avec un léger accent du Sud qui n'est pas celui, plus marqué, du Tennessee. Un accent de Géorgie, je dirais. Un garçon agréable, auquel il manque une dizaine d'années pour que je puisse envisager de sortir avec lui. Si je décidais de sortir avec quelqu'un. D'une politesse exemplaire, il me donne systématiquement du madame Proctor.

Il me serre la main et je lui rends son sourire.

— À la prochaine, Javi.

Le privilège de l'âge et du sexe. Je m'arroge le droit de l'appeler par son prénom. Je l'ai appelé *monsieur Esperanza* le premier mois, jusqu'au jour où il m'a gentiment corrigée.

— La prochaine fois...

Un détail attire son attention, il a brusquement tous les sens en alerte.

— Cessez le feu! Cessez le feu!

L'adrénaline me tétanise, le temps de comprendre qu'il ne s'agit pas de moi. Le silence reprend peu à peu ses droits, les autres tireurs baissent leurs armes, le coude rentré, et Javi rejoint un gros type armé d'un pistolet semi-automatique à quatre box de là. Il lui ordonne de poser l'arme et de reculer.

— Qu'est-ce que j'ai fait? aboie le type.

J'en profite pour ramasser mon sac, les nerfs à vif, et je me dirige lentement vers la sortie. Le type n'a pas obéi aux consignes de Javi, préférant adopter une posture agressive. Mal lui en prend. Les traits de Javi se figent.

— Monsieur Getts, posez cette arme sur le rebord du stand. Tout de suite.

— Je vois pas pourquoi. Je sais ce que je fais. Ça fait des années que je tire!

— Je vous ai vu diriger le canon de votre arme vers un autre tireur. Vous connaissez le règlement. Le canon toujours en direction de la cible. *Je vous demande de poser votre arme.* Si vous refusez de vous exécuter, je vous sors de force d'ici et j'appelle la police. C'est compris?

Ce n'est plus le Javier Esparza souriant et calme de tout à l'heure, son ordre fait l'effet d'une grenade incapacitante. Le tireur fautif retire son chargeur d'un geste maladroit et jette le tout sur le bord du stand. Le canon de son pistolet n'est toujours pas dirigé vers le fond du stand.

Javi a retrouvé sa voix posée.

— Monsieur Getts, je vous ai demandé d'écarter votre arme.

— C'est ce que j'ai fait!

— Reculez.

Sous le regard assassin du tireur, Javi s'empare du pistolet, éjecte la dernière cartouche qu'il place sur le bord du stand, à côté du chargeur.

— C'est comme ça qu'on tue quelqu'un. Si vous n'êtes pas capable de vous servir d'une arme sans mettre en danger la vie d'autrui, vous n'avez qu'à trouver un autre club de tir, dit-il. Vous faites courir des risques à vous-même comme aux autres en ne respectant pas les règles de sécurité. Je me suis bien fait comprendre ?

Le visage de l'homme vire au cramoisi et il serre les poings.

Javi repose le pistolet dans la position exacte qui était la sienne lorsqu'il s'en est emparé avant de le retourner.

— La chambre d'éjection systématiquement tournée vers le haut, monsieur Getts.

Il recule de quelques pas sans quitter des yeux son interlocuteur. Il est vêtu d'un polo bleu et d'un jean, alors que le tireur porte une chemise camouflage et un vieux pantalon de l'armée, mais on voit tout de suite lequel des deux est un ancien soldat.

— Ce sera suffisant pour aujourd'hui, monsieur Getts. On ne tire jamais sous l'emprise de la colère.

Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi près de la crise cardiaque. Les mains de Getts tremblent, il se demande s'il aura le temps de se ruer sur l'arme, de la charger et de tirer. Il règne dans la pièce une atmosphère électrique, j'ai instinctivement entrouvert le sachet contenant mon revolver en réfléchissant, comme lui, aux manœuvres à effectuer si je veux tirer. Je suis rapide. Plus rapide que lui.

Et Javier n'est pas armé.

La tension s'évanouit lorsque s'avance l'un des témoins de la scène. Plus petit que les deux protagonistes, il a des cheveux d'un blond cendré qui commencent à lui recouvrir les oreilles. On devine qu'il les a longtemps portés courts. Nerveux davantage que musclé, je l'ai déjà vu au club de tir sans pour autant connaître son nom.

— Allez, on fait marche arrière, apostrophe-t-il le tireur.

Il ne parle pas avec l'accent d'ici, je l'imagine plus volontiers originaire du Midwest. Un rural doté d'une voix calme qui pousse à la raison.

— Le gérant du club fait son boulot, OK? Et il a raison. C'est mauvais de s'entraîner quand on est en colère, on sait jamais où ça s'arrête.

La fureur de Getts s'évapore littéralement, comme si quelqu'un avait débranché une prise dans sa tête. Il prend longuement sa respiration, son visage retrouve une couleur normale, et il se contente de hocher la tête avec raideur.

— Et merde, grommelle-t-il. J'ai un peu perdu les pédales. Ça se reproduira plus.

Son interlocuteur hoche la tête et regagne son box en évitant de croiser les regards intrigués des autres tireurs. Il vérifie que son propre pistolet est posé dans le bon sens, le canon vers la cible.

— Monsieur Getts? Je vous propose d'aller discuter un instant dehors, suggère Javier sur un ton courtois.

Le visage de Carl se congestionne à nouveau, la veine qui lui traverse la tempe se gonfle. Il s'apprête à protester avant de s'apercevoir que tout le monde l'observe en silence. Il regagne son box et range ses affaires dans son sac d'un air rageur.

— Ce putain de métèque se prend pour un caïd, marmonne-t-il entre ses dents avant de gagner la porte à grandes enjambées.

Je me remplis les poumons, mais Javi pose une main amicale sur mon épaule alors que le battant se referme bruyamment.

— C'est tout de même curieux que ce connard soit plus sensible à l'avis d'un Blanc qu'à celui du gérant du club.

Toutes les personnes présentes sont blanches, à l'exception de Javier, d'origine hispanique. Le Tennessee ne manque pas de minorités, mais on ne le dirait pas à la vue des habitués du club.

— Carl est un abruti, je me passe allègrement de sa clientèle, déclare Javi.

— Peut-être, mais je ne supporte pas qu'il vous parle de cette façon-là.

Je casserais volontiers les dents de Carl. J'ai beau savoir que ça ferait désordre, ça me démange.

— Rien ne l'empêche de débiter des idioties. On est en démocratie, réplique Javier d'un air magnanime. Ce qui ne l'empêchera pas de payer le prix de son comportement. Il recevra une lettre lui interdisant l'accès au club. Pas à cause de ses réflexions, mais parce que je ne lui fais pas confiance en présence des autres membres. Refuser la clientèle des types dangereux et agressifs n'est pas seulement un droit, c'est une obligation.

Il m'adresse un petit sourire.

— Et si ça lui chante de me retrouver sur le parking tout à l'heure, je n'y vois aucun inconvénient.

— Il est capable de revenir avec ses copains de bar.

— Plus on est de fous, plus on rit.

— Qui est le type qui s'est interposé?

Tout en posant la question, je me tourne vers le type qui a déjà remis son casque anti-bruit. Il n'a pas le profil des habitués du club, en tout cas aux heures où je m'entraîne.

— Sam Cade, répond Javi en haussant les épaules. Un nouveau. Il est correct. J'avoue qu'il m'a surpris. La plupart des gens seraient restés en retrait.

Je lui tends la main.

— Merci. Vous savez diriger un club de tir.

— Je le dois à tous les membres du club. À la prochaine, me dit-il avant de se retourner: Tout est en ordre! crie-t-il d'une voix de sergent instructeur. Feu!

Je sors précipitamment alors que crépitent les coups de feu. Cette altercation a refroidi mon enthousiasme, mais je suis heureuse d'avoir obtenu un permis de port d'arme. J'y pense depuis longtemps, sans savoir si j'ai raison. Mon

nom figurera désormais dans les bases de données officielles. J'ai toujours possédé des armes tout en ayant conscience du risque que je prenais en n'ayant pas de permis. J'ai décidé de franchir le pas après mon installation ici.

Mon téléphone sonne à l'instant où j'actionne la télécommande de ma voiture. Je le sors de mon sac tout en ouvrant la portière arrière.

— Allô ?

— Madame Proctor ?

Je fais la grimace en reconnaissant d'un coup d'œil sur l'écran un numéro que je connais trop bien : celui du secrétariat de l'école.

— Je suis au regret de vous signaler que votre fille Atlanta...

— A des ennuis.

Autant finir la phrase à la place de mon interlocutrice.

— J'imagine que nous sommes mardi ?

Tout en posant la question, j'ai soulevé le panneau de l'espace de rangement aménagé à l'arrière de la voiture. J'y dépose le sac contenant le revolver avant de rabattre le couvercle et de tirer le tapis de sol de façon à dissimuler le tout.

Mon interlocutrice émet un grognement agacé. Elle hausse le ton.

— Je ne vois pas là matière à plaisanter, madame Proctor. La principale souhaite avoir une discussion sérieuse avec vous. C'est la quatrième fois en l'espace de trois mois, ce genre de comportement est inacceptable chez une jeune fille de l'âge de Lanny !

Lanny a quatorze ans, rien d'anormal à ce qu'elle se fasse remarquer, mais je préfère me taire.

— Que s'est-il passé ?

Je m'installe derrière le volant en laissant la portière ouverte afin de refroidir l'habitacle surchauffé.

Il n'y avait plus de places à l'ombre dans le petit parking quand je suis arrivée.

— La principale vous en parlera de vive voix. Je vous prie de passer prendre votre fille. Elle fait l'objet d'un renvoi d'une semaine.

— Une *semaine*? Pour quelle raison?

— Je vous l'ai dit, la principale souhaite vous rencontrer. D'ici une demi-heure?

Un délai aussi court ne me laisse pas le temps de prendre une douche, mais peut-être est-ce aussi bien. Arriver nimbée d'un parfum de poudre ne peut pas me nuire en pareil cas.

— Très bien. J'y serai.

Je me suis exprimée avec calme. À mon avis, la majorité des mères auraient manifesté leur mécontentement et leur colère, mais à l'aune des désastres qui parsèment mon existence, ce genre de situation mérite à peine un haussement de sourcils.

Je viens de raccrocher lorsqu'un bip me signale l'arrivée d'un SMS. Lanny, sans doute, soucieuse de me fournir sa version des faits.

Je me trompe, je vois *Connor* s'afficher sur l'écran. Mon fils. Je fais apparaître le message. Quatre mots et un chiffre suffisent à m'expliquer la situation :

*Lanny s'est battue. 1*

Il me faut une seconde pour traduire. Le 1 signifie qu'elle a gagné. Reste à savoir si Connor est fier de sa sœur, ou inquiet à l'idée que l'on puisse les renvoyer une nouvelle fois. Je peux le comprendre. L'année écoulée a été synonyme de répit fragile entre deux déménagements, et j'aimerais que la trêve se poursuive. Les enfants ont besoin d'un minimum de paix, de stabilité et de sécurité. Connor a des crises d'angoisse, et Lanny est souvent ingérable. Aucun de nous trois n'est indemne. J'ai beau m'efforcer de ne pas culpabiliser, ce n'est pas toujours facile.

Je sais surtout que ce n'est en rien leur faute à *eux*.